

Socio-anthropologie de l'autisme dans ses relations à la nature et aux animaux : ville-carcan et nature-liberté

Anna-Livia Marchionni

Université Libre de Liège

On a généralement des autistes l'image d'enfants mutiques (rarement d'adultes, et rarement de filles), enfermés dans un monde que l'on est incapable d'appréhender, en proie à des mouvements répétés inlassablement ou à des crises de rage au cours desquelles ils se frappent la tête ou se mordent, ou bien à des enfants surdoués, obnubilés par les chiffres ou l'informatique, capables de prouesses intellectuelles mais coupés du monde relationnel car sans compétences sociales, sans empathie, froids et distants. Or, les rencontres que j'ai faites avec des personnes autistes et leurs familles n'ont cessé de me démontrer l'écart entre un portrait de l'autisme dressé à partir d'une liste de symptômes ou inspiré par les médias, et la réalité d'un autisme vécu au quotidien, ou plutôt la réalité *des personnes autistes* qui toutes à leur manière réinventent une manière d'être autiste qui leur est propre, tirant l'autisme de son état de syndrome circonscrit pour déployer une variété de manières d'être autiste qu'il me semble à présent illusoire de chercher à classer sous des critères psychopathologiques – je pense à vrai dire qu'il en va de même pour toutes les catégories psychopathologiques –, du moins au-delà des nécessités liées à la pose des diagnostics, qui demandent à ce que certains critères précis soient remplis, à savoir, selon le DSM-V qui classe à présent l'autisme parmi les troubles neurodéveloppementaux : déficit de la communication et des interactions sociales, caractère restreint et répétitif des comportements, intérêts ou activités, sachant que les multitudes de formes que peut prendre l'autisme se situent sur un continuum partant de l'autisme de Kanner avec retard ou absence persistante de langage, au syndrome d'Asperger avec des individus tout à fait capables d'être indépendants, d'avoir un métier et de fonder une famille.

C'est pourquoi j'ai voulu porter sur les personnes autistes un regard moins dirigé par les présupposés psychopathologiques, et plus vaste dans la mesure où les personnes autistes ne sont *pas que* des personnes autistes, mais des individus particuliers, membres d'une société, d'une famille, acteurs et sujets. [[Laurent Mottron, psychiatre et chercheur spécialisé dans l'autisme à Montréal, explique que « la collaboration professionnelle avec quelques unes d'entre elles [personnes autistes], nous conduit à passer d'une conception de l'autisme comme handicap à l'autisme comme *différence* » (2004, p.7). Il rappelle que les personnes autistes de haut niveau et Asperger sont en mesure de vivre de façon autonome, d'aller à l'université, d'avoir des métiers et qu'elles « contribuent à notre monde » (*ibid*). Brigitte Chamak, sociologue et neurobiologiste, a

étudié les transformations des représentations sociales de l'autisme (2009a, 2009b, 2011) et s'est interrogée sur l'expérience subjective de l'autisme à travers des témoignages (2005). Elle relève une redéfinition de l'autisme comme différence et non comme maladie, tendance s'appuyant sur la découverte des bases neurologiques de l'autisme, qui expliquent pourquoi les personnes autistes réfléchissent et perçoivent autrement. Ces revendications sont l'œuvre de personnes autistes qui, se fédérant, créent des associations¹ pour parler au nom des personnes autistes qui ne peuvent pas s'exprimer et pour proposer d'autres représentations de l'autisme : « une identité collective se construit et les mouvements activistes redéfinissent l'autisme comme un autre mode de fonctionnement cognitif » (Chamak, 2011, p.2). Émergent alors des mouvements sociaux défendant le droit des personnes autistes qui demandent à ne plus se voir attribuer un statut de patient et que l'autisme ne soit plus classé parmi les handicaps : il devient inévitable de prendre en compte les aspects positifs de l'autisme et de mettre en valeur leur fonctionnement différent et les compétences qui en découlent (Chamak, 2009a, 2009b).]]

Or, c'est précisément sur ces différences en terme de fonctionnement cognitif et sensoriel que je m'intéresse dans ma recherche : systèmes conceptuels et perceptuels atypiques caractérisés par une attention inhabituelle aux détails (Frith, 1996 ; Baron-Cohen *et al.*, 2009), hyper- et hypo-sensibilités sensorielles variables et spécifiques à chaque individu, surfonctionnement perceptif général supposé être à l'origine de l'autisme (Mottron *et al.*, 2006). C'est ce fonctionnement singulier que je cherche à explorer afin d'étudier les représentations particulières que les personnes autistes se font de la nature : leur mode de penser particulier, leur fonctionnement sensoriel atypique, peuvent-ils engendrer une interprétation de l'environnement qui soit propre à cette population ? Peut-on envisager un lien entre cette manière particulière d'entrer en contact avec le monde, un fonctionnement émotionnel intimement lié à une sensorialité exacerbée, et le rapport à la nature ?

[[C'est donc un regard socio-anthropologique que j'ai voulu porter sur l'autisme, et c'est en recourant à des entretiens semi-directifs que j'ai rencontré des personnes autistes en mesure de s'exprimer par le langage, toutes se disant porteuses du syndrome d'Asperger. L'étude en est encore à ses débuts, et je vais par la suite approfondir la recherche et m'immerger dans les milieux de vie des personnes autistes qui ont accepté de m'accueillir chez elles pour quelques temps. Je vous propose donc ici d'articuler mon propos autour des témoignages des personnes autistes que j'ai rencontrées jusqu'à présent, en menant une réflexion à partir de ce qu'ils disent de leur manière d'habiter leurs environnements et de composer avec les différents espaces qu'ils traversent.]]

[[Parler de la nature semble devoir aller avec le fait de parler de la ville, comme s'il y avait la

1 Satedi, Asperansa, AFFA, etc.

nécessité de se référer à ce qui n'est pas la nature pour pouvoir la circonscrire : au cours des entretiens, une comparaison ville-nature émerge dans un dualisme où la ville relève de l'environnement humain domestiqué, à laquelle s'oppose la nature en tant qu'environnement sauvage et non-humain, et pourtant décrit comme le plus compatible avec la vie humaine telle qu'entendue par les personnes autistes rencontrées.]]

La nature et la ville sont en premier lieu comparées et opposées en tant qu'environnements sensoriels distincts, ces environnements sensoriels déterminant le vivable ou l'invivable d'un milieu. « En pleine forêt, tout est à sa place, tout est aussi un peu rond, ça fait un peu cocon, alors qu'en ville tout est carré, tout est gris », explique l'une des enquêtées, dont le regard, en ville, ne peut pas « couler », doit sans cesse sauter d'une forme à l'autre. « J'ai l'impression que quand les formes sont un peu plus arrondies, mon regard est moins agressé ». Son témoignage rappelle Aristote, pour qui la nature relève de la circularité du cosmos et du mouvement parfait des astres, contrairement à l'imperfection de la ligne et du mouvement local et heurté. « J'étouffe, je suis pas bien, j'ai l'impression de rétrécir, j'ai mal aux yeux », m'explique une autre à propos de son expérience de la ville. « Je pense que ça doit fonctionner par le sensoriel, mais ça se répercute, mon corps me le dit. J'ai du mal à respirer, j'ai mal aux yeux, en un quart d'heure je suis fatiguée comme si je m'étais concentrée pendant huit heures... Je peux pas. » La profusion sensorielle des environnements humains est souvent invoquée par les personnes autistes comme une cause de l'invivable du milieu citadin ou des espaces trop fréquentés par la gent humaine. Elles nous décrivent un sentiment de submersion, d'envahissement impossible à endiguer. Utta Frith (1996) et Simon Baron-Cohen (2009) observent que les personnes autistes portent préférentiellement leur attention sur les parties plutôt que sur le tout ; il en résulte alors une perception fragmentée, le monde est perçu de manière plus analytique qu'holistique, d'où des difficultés pour l'interprétation d'images en un tout global et cohérent². A cela s'ajoute des hypersensibilités sensorielles au bruit, à la lumière, aux mouvements, ou encore du toucher et de l'odorat. Elles expliquent leurs difficultés à recevoir et traiter comme un tout cohérent la multitude d'informations sensorielles qui fusent dans des environnements décrits comme chaotiques, et qui demandent un effort constant, à la fois pour s'en protéger (ce qui nécessite souvent de recourir à des outils tels que lunettes de soleil à l'intérieur des bâtiments éclairés aux néons ou casques anti-bruit), et pour se frayer un chemin dans le chaos sensoriel décrit : « Je dois reprendre, tout trier, tout reranger », dit l'une d'elles. « J'ai besoin de classer ça sinon je me fais submerger », explique une autre. « Nous, vous savez, les autistes Asperger, l'ordre ! Faut que ce soit rangé. La nature, elle est sauvage et rangée. Dans la nature, tout est à sa place, ce qui n'est pas à sa place meurt. » Le récit que cette personne fait de son expérience lors de son entrée dans un magasin

2 Théorie de la faible cohérence centrale (Weak central coherence).

de tissus illustre bien comment la sensation de la profusion d'un espace créé par l'humain peut être vécue lorsque l'on est porteur d'autisme : « L'accumulation de couleurs non-harmonisées [...] je me suis aperçue que ça me... J'avais la tête qui tournait, en quelques secondes ! Comme si la connexion entre mes yeux et mon cerveau ne se faisait pas normalement. Y en avait trop. Tout en même temps. » Et elle ajoute : « L'environnement humain est très souvent disharmonique. Et ça fatigue beaucoup. » L'environnement sensoriel des villes, ou plus généralement des milieux humains, apparaît comme non-congruant, non-harmonisé, de ce fait agressif et épuisant ; il est vécu comme un espace inconfortable mais incontournable à cause des exigences de la vie quotidienne dont on ne décide pas : travail, logement, et, parfois, famille. Souvent, c'est le bruit qui est invoqué comme première cause d'expérience sensorielle invasive : il est impossible de boucher ses oreilles comme on ferme les yeux pour fuir une lumière trop forte, et aucune cloison ne semble suffisamment étanche pour parer aux bruits des voisins, de la circulation, des vrombissements en tous genres. [[Muray Shafer (1979), qui a étudié l'évolution des paysages sonores, parle de paysages sonores *hi-fi*, où le rapport signal/bruit permet aux sons de moins se heurter et d'être perçus clairement, contrairement aux environnements *lo-fi*, où les sons s'entremêlent et se perdent dans une « surpopulation de sons ». Cela rappelle ce que l'équipe de Laurent Mottron, composée de personnes autistes, appelle *effet cafétéria* : les personnes autistes ayant généralement du mal à démêler les sons les uns des autres, il leur devient très difficile, dans un environnement avec un fond sonore complexe comme celui d'une cafétéria, de départager les sons entre eux, et donc par exemple de percevoir les paroles qui leurs sont adressées, celles-ci se mêlant à ladite « surpopulation de sons ».] Ainsi, une enquêtée explique que : « l'équivalent de ces bruits de fond-là dans la nature, je n'ai pas besoin de les filtrer », qu'elle ne « force pas », et que « c'est très confortable ». L'environnement sonore *hi-fi* de la nature ne nécessite pas d'efforts de filtrage des sons qu'elle décrit comme « en fond de toile », et il n'est plus besoin de déployer les efforts de défense sensorielle nécessaires en ville. Le naturel représenterait-il une forme d'immédiateté de la perception, un milieu de sensorialité ronde et évidente, qui ne nécessiterait pas d'effort de filtrage ou de triage conscient ?

A la profusion envahissante de la ville est opposée la profusion douce de la nature. Laurent Mottron explique que « les personnes autistes sont vis-à-vis de leur perception dans un rapport de proximité psychologique très particulier. Elles sont à la fois esclaves de leur perception (elles ne peuvent y échapper) et en retirent des émotions dont les non-autistes n'ont que peu idée » (2004, p. 185). « Ça m'éveille, ça me porte », « ça m'accroche les yeux », explique un participant à propos de la multiplicité des détails perçus dans la nature ; « ça me fait me sentir vivante », raconte une autre concernant ses expériences sensorielles dans la forêt. Chacun parle à sa façon d'une impression de

vivre, de se remplir d'une énergie vitale, et d'un éveil jouissif des sens lorsqu'ils se trouvent dans un environnement naturel. « J'ai toujours le radar qui part partout », explique l'un d'eux avant d'évoquer ses immersions dans la forêt au cours desquelles il raconte comment il disparaît mentalement dans la sensation. C'est souvent le corps qui est décrit comme première interface sensible avec le monde, sorte de caisse de résonance où la perception sensorielle est ressentie et amplifiée. « Pour les oiseaux », explique une enquêtée, « je pourrais presque vous décrire le circuit que ça fait dans mes bras, ou dans mon dos, ça dépend comme je suis positionnée et d'où vient le son ». La sensorialité ressentie dans le corps semble déterminer un type de rapport à l'espace et au temps par une connexion directe avec l'environnement ; ainsi, cette même personne explique qu'elle n'utilise pas de montre et connaît l'heure en fonction du chant des oiseaux, de la lumière, et parle de l'évolution sonore selon le rythme des saisons. « Toute sensation est spatiale », écrit Merleau-Ponty dans sa Phénoménologie de la perception (1945, p. 266)³. Selon Jean-Marc Besse, « il existe aussi dans le paysage une spatialité du proche, du contact et de la participation avec l'environnement extérieur qui est compris lui-même comme complexe, c'est-à-dire comme une ambiance composée de plusieurs dimensions sensorielles (sonores, tactiles, olfactives, visuelles, etc.) qui interagissent en réalité et dans laquelle le corps est comme plongé » (2010, p.267). Il explique l'importance du corps sensible « comme le centre et la condition de possibilité des expériences du paysage » (ibid), traçant les contours d'une « géographie affective », (ceci n'allant pas sans rappeler la notion d'*Umwelt* théorisée en éthologie par Jacob von Uexküll). « Le bruit des motos, c'est comme si je l'avais eu là », raconte une participante en désignant son ventre. « C'est comme si ce son m'avait envahie ! Mais envahie physiologiquement, vraiment ! Ça donne l'impression qu'on gonfle, et qu'on est habité par une espèce de, de truc nauséabond, quoi. » Elle ajoute : « Peut-être que parce que c'était renvoyé par les murs ou par l'asphalte, c'était un son que je ne supportais pas. En plus, ça sort d'un tuyau métallique, donc probablement que les résonances, alors c'est peut-être pas le son en lui-même ! C'est peut-être aussi sa résonance. » Cette réflexion illustre bien l'idée exprimée ci-dessus par JM Besse : l'environnement est conçu comme un complexe, un système poly-sensoriel. Il émerge de ces différents témoignages une représentation biomécanique et systémique de l'environnement, avec une interdépendance étroite des éléments sensoriels et des matières qui, dans les environnements naturels, s'auto-régulent de manière harmonieuse : « Il y a un coussin de basses », « il pourrait y avoir une sorte d'amortissement par la biomasse, par le feuillage, les troncs d'arbres », comme l'exprime une participante. Cette auto-régulation harmonieuse fait défaut dans les environnements

3 « Toute sensation est spatiale, nous nous sommes rangés à cette thèse non pas parce que la qualité comme objet ne peut être pensée que dans l'espace, mais parce que, comme contact primordial avec l'être, comme reprise par le sujet sentant d'une forme d'existence indiquée par le sensible, comme coexistence du sentant et du sensible, elle est elle-même constitutive d'un milieu de coexistence, c'est-à-dire d'un espace. »

humains, qui apparaissent dans le discours des personnes autistes rencontrées comme des systèmes dérégulés, avec un jeu de répercussions et d'amortis artificiels, sensoriellement violent et impropre à la vie, d'où une sensorialité douloureuse, heurtée, *carrée*, nécessitant des efforts de protection et de triage constants et épuisants.

Cependant, si la nature apparaît comme un refuge sensoriel, un espace de sécurité et de repos, et la ville comme un espace jalonné d'imprévus sensoriels potentiellement douloureux qui demandent une vigilance constante, un autre axe d'opposition entre ces deux environnements émerge : celui de l'*être-soi-autiste* naturel confronté à la nécessité de porter un *masque* dans les environnements humains.

En plus de leurs hypersensibilités sensorielles et de leurs particularités d'intégration perceptive pouvant être difficiles à vivre dans certains contextes, les personnes autistes se heurtent toutes à leur manière aux exigences associées à la socialisation : même lorsqu'elles se servent du langage pour communiquer, leurs difficultés de communication sont souvent placées en tête de la liste des sources de difficultés, voire de souffrances quotidiennes. [[Il est important de préciser que les autistes dits de *haut niveau* et celles porteuses du syndrome d'Asperger peuvent passer inaperçues ; on parle dans leur cas de *handicap invisible*, même si la plupart présentent ce qui est généralement décrit par les non-initiés à l'autisme comme des *bizarries* dont l'origine est ignorée et attribuée souvent à une anomalie ou à une maladie mentale]]. Elles décrivent leurs problèmes pour comprendre les sous-entendus, les expressions faciales, le langage non-verbal, les attentes non-formulées, les codes relationnels qui régissent les conversations, les manières de se présenter physiquement, de s'habiller, de s'exprimer avec les intonations correctes et les gestes adéquats. [[Temple Grandin, qui n'a pas parlé avant l'âge de 5 ans et à qui on promettait un avenir en hôpital psychiatrique, mais qui aujourd'hui est devenue une sommité dans son domaine d'expertise, l'équipement pour le bétail et la compréhension des animaux (plus de la moitié des abattoirs d'Amérique du Nord est conçue selon ses modèles), se décrit comme « un anthropologue sur Mars », entourée d'extra-terrestres (les humains) dont elle tente de comprendre les us et coutumes.]] Mais ça peut-être l'inverse : les personnes autistes que j'ai rencontrées racontent comment elles se sentent, elles, les aliens parmi les humains, qui, soit dit en passant, leurs renvoient volontiers cette image d'elles-mêmes : incompréhension, rejet, mise à l'écart, évitement, moqueries et insultent, violences sociales, c'est ce que toutes disent avoir vécu (et vivre encore). L'une d'elle m'écrit, avant notre rencontre : « Dans le monde officiel, je dois être en minuscule. » Il ne s'agit plus seulement ici de l'environnement citadin, mais de l'environnement humain au sens élargi : le travail et souvent la famille, ou tout espace de socialisation potentielle, qui nécessite de leur part une forme d'hyper-

réflexivité, d'auto-observation obsédante de leurs moindre gestes, regards et paroles pour se conformer aux codes sociaux. Il s'ensuit un enfermement intérieur par la pensée, une constante maîtrise de soi lors des interactions associée à la conscience d'une différence ressentie comme une anomalie. « Il faut vraiment être carrée », dit l'une d'elle, rejoignant sa description de la sensorialité carrée des villes. Une autre parle de « faire le deuil de la normalité » face à ses difficultés irréductibles en situation sociale ; « il faut bien correspondre à ce qui est attendu, toutes ces choses-là qui sont pas naturelles pour moi. Je fais semblant, je dois y penser, c'est pas naturel », et elle se réfère à la notion de représentation théâtrale de Goffman. D'ailleurs, on pourrait lire l'ouvrage Stigmate (1963) de Goffman comme une description très précise du vécu des personnes autistes. Il écrit (p. 110) : « C'est ainsi qu'un individu discréditable en vient à vivre en laisse [...], en sorte qu'il reste toujours à proximité d'une retraite où il peut défriper son déguisement et se reposer de l'obligation de le porter, qu'il ne s'en éloigne jamais tant qu'il ne saurait y revenir. ». L'une des participante m'explique qu'elle doit fuir aux toilettes pour recharger ses batteries au cours de situations de relation trop prolongées. Les enquêtés expliquent alors la nécessité de porter un masque socialement acceptable. Voici comment l'une des enquêtés, très attachées aux plantes, me décrit le processus du masque : « Je suis un peu comme ça justement [les plantes] ! Les plantes, il y a beaucoup de plantes qui utilisent des couleurs pour attirer les insectes ou pour se fondre dans l'environnement. Je pense que je fais la même chose. Je mets un masque, parce que je sais que ça marche, alors je mets un masque pour vivre au quotidien. Mais si je devais vraiment vivre pleinement ce que j'appelle ma facette autistique, je sais que je serais pas comprise par les personnes de mon entourage ». Il faut « se domestiquer pour être acceptable », explique une autre. *Mais tout le monde en fait autant !* Se voit-on souvent objecter lorsqu'on tente d'expliquer ces difficultés aux non-autistes. *On est tous un peu autistes, on doit tous faire des compromis.* Certes, mais il existe un fossé entre les (quasi-)inévitables difficultés d'interactions vécues par les non-autistes et celles vécues par les autistes (rappelons par ailleurs que l'autisme est une condition neurologique et que ces difficultés ne sont pas d'ordre psychologique). Bref : ou le port du masque ou le rejet. Le choix n'en est plus un lorsqu'il s'agit de travailler pour vivre décemment (quand l'épreuve de l'entretien d'embauche a été remportée), pour ne plus être considéré comme *déviant*. Becker, dans Outsiders (1963) définit la déviance « comme la transgression d'une norme acceptée d'un commun accord. » (1963, p.32). Il ajoute que « les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces normes à certains individus et en les étiquetant comme des déviants. » (*ibid*), expliquant comment le regard porté par les autres sur un acte peut fixer, confirmer cet acte dans son caractère déviant. Pour ne pas faire partie du groupe des *outsiders* du fait du regard porté sur elles pousserait donc les personnes

autistes à se parer des apparences de la normalité avec toutes les souffrances que cela induit et qu'elles décrivent toutes. Le prix à payer peut en effet être élevé. Une participante raconte : « Si je mets trop le masque, j'explose. Je suis pas du tout en adéquation avec ce que je suis ». Elle décrit le masque comme « trop serrant et brûlant » et elle ajoute : « Il me fait mal ce masque, à force. J'ai envie de casser mon image, ça déclenche beaucoup trop de violence. » Elle raconte ses crises de violence et d'automutilation lorsque le masque est porté trop longtemps. Les personnes autistes, notamment non-verbales, ont souvent recours à des automutilations pour libérer un excès interne trop extrême pour que sa verbalisation suffise à le *liquider*. « J'ai l'impression qu'il y a toujours moi au fond de moi, et que si je peux pas sortir j'étouffe, je suis brûlée, et complètement enfermée dans un petite cage, je vais être claustrophobe ! », explique-t-elle.

Elle fait par ailleurs référence à ses fugues d'enfance dans la forêt, afin, dit-elle, de « pouvoir être et faire ce que je voulais. Pas forcément ce que je voulais, mais ce que je devais aussi : être moi-même. C'était pouvoir être toute seule sans que ce soit un reproche. Les gens, ils communiquent, et moi je communiquais pas ! » La nature en tant qu'espace de solitude et de non-socialisation représente pour chacun des enquêtés un refuge pour s'extraire des sollicitations constantes, qu'elles soient sensorielles ou sociales, du monde civilisé. La nature sauvage, c'est à dire si l'on s'en tient à la définition qu'ils en font, non-domestiquée, indépendante et non-marquée par l'humain, est un espace de liberté et d'être-soi avec ses particularités liées à l'autisme, un lieu où le hors-norme n'est pas stigmatisé, un espace de non-rejet où on peut se défaire de ses défenses et du sur-contrôle de soi associé à l'hyper-réflexivité. Le masque peut être ôté et leur véritable nature apparaît. Une participante raconte : « C'est pour ça que la nature était mon équilibre. Parce que la nature ne me rejetait pas. Et devant la nature j'avais pas à avoir honte. Et devant la nature je pouvais pas être coupable de rien du tout. La nature était ma seule alliée. La nature pouvait pas me faire de mal ». La liberté ainsi acquise semble, du fait du laisser-tomber du carcan associé au masque et à l'hyper-contrôle de soi, laisser émerger des compétences étouffées par des espaces trop étriqués, sur le plan à la fois des normes et des attentes sociales, et de l'environnement sensoriel : « J'arrive mieux à communiquer quand on me laisse être moi-même et qu'on me domestique pas », explique l'une d'elle. C'est d'ailleurs pourquoi la relation avec les animaux et les personnes handicapées sont décrites comme confortables, agréables, et possibles (mais cela sort du sujet de ce colloque...).

Pour terminer, je voudrais souligner la prégnance chez chacun des enquêtés d'un environnement naturel imaginaire et idyllique, en tant qu'espace d'être-soi avec ses particularités autistiques sans risquer la stigmatisation (et, à travers cette étude sur la nature, on voit émerger une réflexion autour de la norme), et d'espace sensoriel « autiste-friendly » (pour reprendre l'expression des architectes

spécialisés dans la conception d'espaces respectueux des particularités sensorielles des autistes) où le corps trouve la place qui lui est adéquate. Leur idéal de vie serait pour certains de vivre dans une cabane au milieu des bois ou bien dans une maison très proche de la nature et respectueuse de l'environnement naturel, et pour d'autres de travailler dehors en contact avec la nature. L'une d'entre elles, qui vit seule dans une maison au milieu des bois, parle de faire entrer la nature dans sa maison grâce à de grandes baies vitrées ; une autre a vécu dans une yourte pendant plusieurs années pour être en osmose avec le rythme naturel ; tous parlent de leur besoin de jardiner, de soigner les plantes mais, comme me précise l'une des participantes : « juste ce qu'il faut [...] Je ne supporte pas d'aller contre sa nature. Et je ne supporte pas qu'on aille contre la mienne. En fait, ce sont des partenaires ! Beaucoup plus que les humains ! » La nature est considérée par cette personne comme une partenaire à respecter, et avec laquelle une forme de réciprocité est envisageable, ainsi qu'une sorte d'identification. Les plantes et les animaux apparaissent comme des semblables de même niveau, d'où la présence forte, chez chacun des enquêtés, d'une conscience écologique qui ne serait pas issue d'un enseignement moral, mais d'un vécu à même la nature.

Bibliographie

- Baron-Cohen, S. *et al.* (2009). Talent in autism : hyper-systemising, hyper-attention to detail and sensory hypersensitivity. *The Royal Society*, 364, 1377-1383.
- Becker, H. (1963). *Outsiders : studies in the sociology of deviance*. Glencoe : Free Press.
- Besse, J-M. (2010). Le paysage, espace sensible, espace public. *Meta*, 2, 256-286.
- Chamak, B. (2005). Les transformations des représentations de l'autisme et de sa prise en charge : le rôle des associations en France. *Cahier de recherche sociologique*, 41-42, 169-190.
- Chamak, B. (2009a). Autisme et militantisme : de la maladie à la différence. *Quaderni*, 68, 60-70.
- Chamak, B. (2009b). Autisme, handicap et mouvements sociaux. *Alter*, 4, 103-115.
- Chamak, B. (2011). Autisme et stigmatisation. *L'information psychiatrique*, 87, 403-407.
- Frith, U. (1996). Cognitive explanations of autism. *Acta Paediatrica*, 85, 63-68.
- Goffman, E. (1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Les éditions de Midi.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Mottron, L. (2004). *L'autisme : une autre intelligence. Diagnostic, cognition et support des personnes autistes sans déficience intellectuelle*. Sprimont : Mardaga.
- Mottron, L. *et al.* (2006). Enhanced Perceptual Functioning in autism : an update, and eight principles of autistic perception. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 36, 27-43.
- Schafer, R.M. (1979). *Le paysage sonore*. Paris : J-C Lattès.